

ALLOCUTION

de Pierre MERTENS(Bruxelles)

Mesdames et Messieurs,

Nous sommes très heureux d'accueillir, au nom de l'Université Libre de Bruxelles, de l'Institut de Sociologie et, plus particulièrement, du Centre de Sociologie de la Littérature, au sein duquel Madame Françoise Weil a contribué à l'organisation de cette manifestation, un Colloque conçu et mis sur pied par le Centre International de Documentation Marguerite Yourcenar et placé sous les auspices de la Fondation-Dialogues Princesse de Mérode. Nous nous devons de mentionner aussi la collaboration assumée par la Société Internationale d'Etudes Yourcenariennes et le Groupe Yourcenar d'Anvers.

Dans un instant, le colloque proprement dit sera ouvert par Monsieur Georges Sion, Président du Centre International de Documentation Marguerite Yourcenar et Monsieur Léon Decleyre, Administrateur de la Fondation Dialogues-Princesse de Mérode. Madame Françoise Thys-Clément, Recteur de l'Université Libre de Bruxelles, vous prie d'excuser son absence à cette ouverture : se trouvant retenue par d'autres tâches à Paris, elle m'a demandé de vous adresser quelques mots.

Cela pourrait constituer un jeu tentant mais un peu vain et frivole de deviner, de présumer, si peu que ce soit, ce que vous, spécialistes de Marguerite Yourcenar, venus ici de tous les horizons, vous allez dire du rôle du Sacré dans son œuvre quand nous ne connaissons précisément de ce congrès que son intitulé... Aussi, à ce jeu, je ne vais me livrer que quelques instants. Laissez-moi vous dire seulement que, de cet intitulé, émane une sorte d'évidence forte... Qu'on songe à la foi orgueilleuse du prêtre des Cordeliers ou à celle, plus implicite, du protestant Simon Adriansen ou encore à celle, plus humble, du Père Cicca dans *Denier du rêve*, pour ne rien dire de celle, mystique, de l'adolescent Massimo... Il est loisible de penser à tous ces mythes que fréquente, avec une sorte de magnifique privauté, l'auteur de *L'Œuvre au Noir*. Hadrien laisse quelque peu entendre que "Etre dieu oblige somme toute à plus de

responsabilité encore qu' être empereur"^[1]. Marguerite Yourcenar, dans ses entretiens avec Patrick de Rosbo ^[2], a souligné que Zénon, pour sa part, ne s'installe jamais dans cette posture. Se dépouillant jusqu'à l'absolue nudité, avant de rouler vers la catastrophe, il n'incarnera, à la fin, le mythe qu'en quelque sorte malgré lui. Dans *Les Yeux ouverts*, Matthieu Galey^[3] souligne comme on trouve, dans l'œuvre, un appel à la sainteté lancé aux hommes. Et Yourcenar de rappeler que, selon Léon Bloy, le seul malheur des hommes serait de ne pas être des saints. Pourtant, elle n'entend appeler Dieu que "ce qui est à la fois au plus profond de nous-mêmes et au point le plus éloigné de nos faiblesses et de nos erreurs"^[4]. C'est cette tension-là qui parcourt toute l'œuvre.

Dans un essai remarqué sur l'auteur qui vous rassemble ici, Jean Blot^[5] croit pouvoir observer que "le mythe est une religion bloquée. Il n'aboutit pas au divin. Il conduit seulement au sacré". Souscrivez-vous à cette restrictive définition ? Rien ne nous paraît moins sûr car cela ne vaudrait, à mon sens, que pour la part nocturne de la destinée humaine. Aussi doit-on évoquer brièvement ce texte surprenant : *Qui n'a pas son Minotaure ?* que Marguerite Yourcenar a dit être un "divertissement sacré"^[6]. Vous vous souviendrez, bien sûr, de quelle façon l'écrivain campe ici sur plusieurs plans et comment, de l'enfermement des prisonniers dans les cales du navire de Thésée, promis au Minotaure, on passe à celui des déportés dans des wagons plombés à destination d'Auschwitz, pour conclure sur celui, plus général, de l'homme allant vers sa fin et ignorant laquelle. "Que le Dieu qui nous tue nous vienne en aide !"^[7]. Le recours au mot "divertissement" a leurré une partie de la critique qui n'a parfois vu là qu'un texte de circonstance quand l'auteur retenait celui-ci comme l'un de ses plus essentiels, tant il est vrai que c'est parfois en se divertissant elle-même, c'est-à-dire de sa logique commune, que l'intelligence créatrice renoue justement avec le sacré.

[1] Patrick de ROSBO, *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Mercure de France, 1980 (1e éd. : 1972), p. 147.

[2] *Op. cit.*

[3] Marguerite Yourcenar, *Les Yeux ouverts*, Entretiens avec Matthieu Galey, Paris, Le Centurion, 1980, p. 261.

[4] *Ibid.*, p. 265.

[5] Jean BLOT, *Marguerite Yourcenar*, Seghers, 1971, p. 80.

[6] Voir Patrick de ROSBO, *op. cit.*, pp. 153 sq.

[7] Marguerite Yourcenar, *Qui n'a pas son Minotaure ?*, in *Théâtre II*, Paris, Gallimard, 1971, p. 188.

Allocution

Je ne vais pas abuser davantage de mon temps de parole et je veux seulement conclure sur l'épilogue de l'essai que Yourcenar a consacré à *Mishima ou la vision du vide* [8], un ouvrage sans doute mineur et qui ne devrait pas trop retenir votre attention. Rappelez-vous cependant les dernières pages du livre où, le suicide de Mishima une fois consommé, Yourcenar nous montre comment s'instaure le règne d'une autre loi, invitant à plus de stupeur que d'horreur, et condamnant, pour un instant tout au moins, même le moraliste au silence. Méditons sur ce moment d'absolue suspension. Selon les termes du dictionnaire, le sacré appartient à un "domaine séparé, interdit et inviolable". Certes, toute inviolabilité est relative et appelle sa transgression. Mais, nous invitant à nous tenir un instant silencieux devant une tête coupée, Yourcenar nous rappelle encore une fois comment le sacré, quelque nom qu'on lui donne, peut déborder, à certaines heures, et le temps d'un vertige, toute pensée possible.

Je vais passer, à présent, la parole à Georges Sion, tout en priant d'excuser la naïveté de ces quelques remarques formulées par un simple lecteur parmi d'autres du très grand écrivain que vous allez à présent analyser ensemble avec, j'en suis sûr, autant de ferveur que de science.

Je vous remercie.

[8] Marguerite Yourcenar, *Mishima ou la vision du vide*, Paris, Gallimard, 1980, p. 124.